

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Exotisme

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 34, numéro 3 (201), juin 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31370ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamontagne, M.-A. (1992). Compte rendu de [Exotisme]. *Liberté*, 34(3), 92–96.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

EXOTISME

Paul Bussières, **Mais qui va donc consoler Mingo?**, Paris, Robert Laffont, 1992, 369 pages.

Andr e Brochu, **L'esprit ailleurs**, Montréal, XYZ, 1992, 134 pages.

Quand le *Tegetthoff* atteint le point le plus septentrional du cercle polaire, son capitaine, Josef Mazzini, est soulag e: il sait que le nord n'existe plus et que le sud commence derrière lui¹. Plus que l'Arctique, Mazzini a atteint un état de grâce où la certitude la plus effrayante est encore source d'apaisement. La force des ténèbres et les glaces qui enserrerent le navire ne peuvent plus que s'opposer de façon dérisoire à la douzaine d'hommes «qui refusent d'avoir peur de mourir».

Chez Ransmayr, l'exotisme est une plong e dans l'inconnu, un d saisissement du cœur et du cerveau, il est parfois douleur et gouffre. Si on en juge par son premier roman, Paul Bussières n'est pas loin de penser la même chose. Sur le pont du *Veracruz* qui remonte lentement la côte du Labrador, Paul-Eugène, que les Inuit appelleront bientôt Youguini, sent confusément qu'il va vers un ailleurs qui le dépasse. Roman de la mauvaise conscience blanche,

1. Christophe Ransmayr, *Les effrois de la glace et des ténèbres*, Paris, Le Seuil, «Points», 1991, 222 pages.

presque rousseauiste dans sa peinture des «bons» Inuit, *Mais qui va donc consoler Mingo?* est aussi un roman d'apprentissage: un jeune homme descend en lui-même à mesure qu'il monte vers le nord; il apprend, souffre, fait souffrir, vainc et, devenu un homme, repart.

Bussières vient après Yves Thériault et le célèbre *Agaguk*. Il vient après Marius Barbeau qui, dès 1948, s'inquiétait de l'acculturation des Indiens du Pacifique dans *Le Rêve de Kamalmouk*². Il vient après André Vaché³, et d'autres sans doute. Une recension serrée des ouvrages de fiction publiés au cours des trente dernières années révélerait peut-être le rôle important que joue dans l'imaginaire québécois la figure de l'Indien courant librement les bois. L'Européen pose sur les indigènes d'Amérique le regard inquiet d'un ethnologue. Mais le Québécois, empêtré dans les rêts de la politique et des revendications autochtones, voit les choses d'un autre œil. L'Indien ou le Métis des romans (et des téléromans) incarne la liberté de mouvement et une sensualité brute qui, de Bertrand Vac à Jeanne-Mance Delisle, appelle la femme blanche — de préférence mariée — avec l'insistance d'une corne de brume. Il en va autrement pour les Inuit, qui seraient en quelque sorte la part obscure de l'homme. Youguini, qui séjournera une année au village de Taqralik, entreprend le «voyage au pays d'un chamane inuit» sans se douter qu'il sera ainsi confronté à l'aspect primitif de sa nature.

Bussières a situé *Mingo* dans les années cinquante, années-charnières pour les Inuit qui ont connu la grippe, les fusils et le Dieu des Blancs, mais qui se méfient toujours de son alcool et ne savent rien de son confort. Les Inuit de Taqralik redeviennent périodiquement nomades, alors qu'ils

2. Fides, 1948, coll. «Nénuphar»; la préface de Luc Lacoursière fustige l'homme blanc.

3. *La Louve de Kaniapiscau*, Montréal, La Presse, 1980; *Amaamak: un drame en Arctique*, Paris, Nathan, 1976.

s'enfoncent à l'intérieur des terres pour y chasser le caribou. Cette année-là, ils proposent à Youguini de les accompagner.

Youguini — et partant, le roman — a la générosité un peu énervante. À des Inuit étonnés qui l'écoutent avec une patience tout orientale, le brave fonctionnaire explique régulièrement qu'ils sont un grand peuple. Des déclinaisons de l'inuttitut à l'émigration par le détroit de Béring, Youguini ratiocine sur tout.

«Je viens de voir partir les hommes», fit-il, «et je dois vous avouer que la force physique des Inuit m'étonne chaque fois. Misère! Quelle endurance ils ont! Je n'ai rien vu de pareil! Et je pense comprendre maintenant pourquoi les Inuit sont si forts. J'ai ma théorie, vous savez...» Youguini s'arrêta un instant, et regarda les femmes à la dérobée, espérant que l'une d'entre elles lui demanderait de s'expliquer. Ce fut en vain. Les trois paraissaient pressées d'en finir avec lui⁴.

Mais on ne pourra reprocher à Bussièrès le simplisme de Thériault. Loin de ressembler à des furies châteuses et cannibales, les femmes de Taqralik soignent, cousent, guérissent, bercent, chantent, amusent et se débarrassent elles-mêmes des nourrissons femelles quand l'hygiène le commande. La société des Inuit prend ainsi un caractère matriarcal que l'Agaguk de Thériault, fièrement campé sur ses jambes de chasseur, ne pouvait soupçonner. Quelques évocations de paysages sont particulièrement réussies et Bussièrès plante à peu de frais un décor d'où émane sur une sorte de poésie de la banquise:

Près de l'eau, l'air était chargé de minuscules cristaux qui étincelaient sous les feux du soleil, pendant qu'au loin

4. Mais qui va donc consoler Mingo?, p. 219.

s'échappaient de longues volutes de vapeur qui couvraient tout le fond de l'horizon. La mer charriait un lourd convoi de banquises qui, en se frottant les unes contre les autres, faisaient entendre un vacarme ahurissant⁵.

Mais l'intérêt ethnologique du roman, accru par un découpage naïf⁶ qui ménage l'intérêt purement romanesque, ne saurait faire oublier certaines lacunes plus graves. Ainsi du chamane. On sait que l'arrivée des missionnaires menaçait l'espèce. Mingo est tour à tour fermé, hostile, résigné, accablé de remords, noble et amical, mais cette juxtaposition d'humeurs ne donne pas pour autant la mesure du personnage. Youguini est tout aussi énigmatique, qui, tantôt insulte Dieu, tantôt enseigne à le prier, fait l'éloge des Inuit et est uni à un Inuk par les liens d'une amitié sincère, mais pratique avec les policiers blancs une justice toute sommaire, se saoule, se révèle despote, voire inconscient. Le passage de la première à la troisième personne dans le journal de Youguini — et le recul salutaire qui doit en résulter pour son auteur — suggère que ce sont là autant d'épisodes d'une adaptation difficile. L'ensemble n'est pourtant qu'une succession de moments diversement dramatiques, dont souffre la cohérence du récit.

Sans doute est-ce le pays qu'il faut blâmer. Là-bas, les démons s'appellent Lassitude et Angoisse et guettent aussi bien les fonctionnaires naïfs que les chamanes aguerris. Malgré ses maladroites, le roman de Paul Bussièrès ouvre une porte sur un ailleurs québécois aussi exotique que la musique russe qui s'échappe par temps clair des radios de Taqralik.

5. *Ibid.*, p. 302-303.

6. Quelques titres de chapitres à la Jules Verne: «Le vieil Ittuk va mourir», «Les caribous sont là!», «Tania dénonce son père», «Une femme pour Youguini».

*

La mort est un thème récurrent dans les dernières nouvelles d'André Brochu regroupées sous un titre — *L'esprit ailleurs* — qui résonne comme une invitation à la fuite. De la «petite mort», fruit du commerce charnel, à la mort qui se fait attendre ou qui déçoit parce qu'elle n'est qu'un «gris assez délicat, lumineux, presque blanc», la mort est toujours une forme d'accomplissement qui prête à des êtres frustes des pensées de haute voltige. Est-ce là le point de vue de Sirius? Plus simplement, André Brochu s'amuse à montrer que la science des beaux-esprits qui font ici-bas leur ordinaire de la pensée est souvent à la merci d'une canette de jus de pamplemousse renversée.

Par l'irruption du fantastique, Brochu déchire l'univers étriqué des humains, comme un enfant déchire une étoffe en mettant le doigt dans un trou minuscule. On pense à Dino Buzzati: des vieillards rapetissent à mesure qu'ils avancent en âge, des maris morts reviennent hanter (activement) la couche de leur femme et des maris vivants voient leur ardeur freinée par un «toc» suspect, qui n'est peut-être que le bruit d'une conscience tourmentée par Dieu et les années qui passent.

Les nouvelles de *L'esprit ailleurs* jouent de la métaphysique et de l'ironie avec un bonheur inégal. Certaines tournent court, d'autres tournent au délire verbal: «Je ne peux parler sans écrire, c'est plus fort que moi⁷», d'autres tournent en rond, mais toutes finissent par être toniques: «un vertige, parfois, me projetait au bord du gouffre et j'aspirais à autre chose⁸».

7. *L'esprit ailleurs*, p. 130, «Marie».

8. *Ibid.*, p. 44, «L'entretemps».